

**Théophile Gautier, *L'Art moderne*, édition établie par Corinne Bayle & Olivier Schefer, Lyon, Fage, 2011, 304 p.**

**Théophile Gautier, *Histoire du romantisme*, préface d'Olivier Schefer, Paris, Le Félin, 2011, 306 p.**

Le bicentenaire de la naissance de Théophile Gautier (1811-1872) suscite, c'est bien naturel, diverses (ré)éditions de ses œuvres. À côté de la monumentale entreprise dont Alain Montandon assure la direction et qui doit, à terme, donner à lire chez Champion tout Gautier (environ cinquante volumes prévus, une dizaine publiés), des initiatives isolées se font jour, comme ces deux volumes de qualité inégale, l'un décevant, l'autre... moins décevant.

La réédition la plus intéressante est, sans contredit, celle du recueil de 1856 *L'Art moderne*, quoique l'appareil critique laisse le lecteur sur sa faim. Il s'agit d'un volume hétéroclite réunissant neuf articles publiés dans des journaux ou des revues entre 1842 et 1854, et dont le titre dissimule à peine le côté « fourre-tout » : il semble, comme le rappelle une note initiale (p. 8), être né du besoin d'argent où se trouva Gautier lors de la mort de son père ; il aurait alors regroupé, ou laissé Michel Lévy regrouper, de quoi fournir un livre qui l'aidât à faire face aux frais des funérailles. Même si la publication n'eut finalement lieu que presque deux ans plus tard, elle garde la trace de cette improvisation. On regrette que dans leurs trop courtes préfaces (quatre pages seulement chacune), les deux éditeurs ne commentent pas davantage le caractère complètement disparate du livre ainsi obtenu ; le texte qui remonte le plus loin, l'admirable article sur le mime Deburau [et non « Debureau », comme les éditeurs l'impriment obstinément] intitulé « Shakespeare aux Funambules », n'a rien à voir, quoi qu'on essaie de dire, avec l'analyse déçue des peintures et des fresques vues en Allemagne en 1854 ; l'étude émue sur l'orientaliste Prosper Marilhat produit un brusque contraste (heureux, au demeurant) avec la longue description imaginaire des fresques de Chenavard, ou plutôt des cartons des fresques que, si le second Empire n'eût rendu le Panthéon, redevenu église Sainte-Geneviève, au culte catholique, Chenavard eût réalisées dans l'esprit d'universalité « palingénésique » qui l'animait. Chacun de ces articles offre un intérêt à lui seul, ne serait-ce que parce qu'il est de Théophile Gautier, tout simplement, mais présenter à nouveau au public d'aujourd'hui cet étrange assemblage aurait nécessité, me semble-t-il, une présentation initiale moins spartiate, et où le caractère circonstanciel de ce livre aurait été analysé, et non masqué ; il n'y a vraiment rien à voir ici avec la force convaincante qu'avait manifestée, vingt ans plus tôt, le Musset du génial article « Un mot sur l'art moderne » (*Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> septembre 1833), ni avec la fulgurance que donne Baudelaire au même adjectif. Le dire n'aurait nullement diminué Gautier, et aurait rendu moins déroutante, moins décevante peut-être, la (re)lecture de cette anthologie de hasard.

Cette réserve s'exprime peut-être avec d'autant plus d'évidence que le volume présenté par les éditions Fage ne manque pas de séduction : le texte est établi avec soin (très rares coquilles) et surtout généreusement illustré par une soixantaine de reproductions, presque toutes d'œuvres peu connues ou difficilement accessibles, ainsi les tableaux de la nouvelle Pinacothèque de Munich qui venait d'être inaugurée ; la qualité de ces images est belle, leur utilité évidente. Chaque article est en outre enrichi d'une annotation, ce qui est bien en soi, puisque beaucoup d'artistes cités par Gautier sont inconnus aujourd'hui, sauf des purs spécialistes. On regrette seulement que ces notes se limitent souvent à des énumérations de dates, sans assez de commentaires sur le fond. Il y a aussi quelques scories dues à une relecture insuffisante des épreuves : plusieurs notes sont répétées littéralement alors qu'un renvoi à la première occurrence aurait suffi (sur van de Velde, p. 286 et p. 288, ou sur van Ostade, p. 286 et p. 295) ; on remarque davantage la répétition lorsque la note est discutable,

ainsi pour l'adjectif très rare « strapassé », auquel les éditeurs donnent, d'après l'édition de 1835 du *Dictionnaire de l'Académie*, le sens de : mal peint, peint à la hâte. C'est en effet le sien dans le *Trésor de la langue française*, qui signale toutefois aussi une nuance bien différente allant vers : grimaçant, douloureux, outré (voir l'entrée « Strapasser ») ; or de façon constante c'est ainsi que l'emploie Gautier, et même il l'utilise dans un cas très précis : c'est la façon dont il désigne, notamment dans les toiles du Gréco, et par extension dès qu'un personnage est peint sur un plafond ou en hauteur, l'allongement tourmenté des figures et des corps ; cette acception ne fait pas de doute dans le *Voyage en Espagne*, où elle apparaît trois fois (voir mon édition « Folio », p. 69, 201, 219), et ce n'est pas pour Gautier un mot péjoratif, contrairement à ce qu'on lit ici p. 283 (n. 35) et p. 297 (n. 20) dans deux occurrences où la lecture du texte montre d'ailleurs clairement que Gautier ne veut pas exprimer un reproche. Enfin, on signalera des erreurs venues de la non-vérification (il est ainsi question, p. 282, de *Gisèle* et de 1842, au lieu de *Giselle* et de 1841), des confusions inexplicables (le diorama de la p. 133 devenu « diaporama » dans la note, d'ailleurs approximative, de la p. 286...), et au moins une énormité : les dates de Rousseau, 1712-1778, attribuées à Chénier, ce qui, pour un guillotiné célèbre, est assez gênant.

Ces ombres, qu'un peu plus de soin eût dissipées, ou les insuffisances de commentaire signalées par ailleurs ne vont certes pas jusqu'à empêcher de recommander cette réédition élégante, et qui sera utile. On ne peut en dire autant de la malheureuse production de l'*Histoire du romantisme* par Olivier Schefer seul. On sait que ce livre inachevé est le dernier qu'entreprit, l'année même de sa mort, un Gautier malade, désorienté et découragé par la fin de l'Empire, la guerre et la défaite. La plume, symboliquement, lui tomba des mains au milieu du chapitre sur la première représentation d'*Hernani*, à bien des égards « sa » bataille. Aussi relit-on volontiers ces trop courtes pages (même pas cent) dont la juvénilité de ton et la netteté de souvenir ne sont pas celles d'un homme par ailleurs affaibli. Éditée chez Charpentier en 1874, cette *Histoire du romantisme* à peine amorcée avait été complétée, un peu de bric et de broc, par de nombreuses pages de feuillets, nécrologiques le plus souvent, sur les auteurs, acteurs, artistes qu'avait connus Gautier, réunies sous le titre commode de « Notices romantiques », et par l'étude de 1868 sur « Les progrès de la poésie française », un texte de commande, non dénué d'intérêt toutefois – ce que Gautier dit de Baudelaire, qui vient de mourir, ou de Hugo poète de l'exil ne peut laisser indifférent.

L'*Histoire du romantisme* seule avait fait l'objet, en 1930, d'un de ces classiques Hatier dont la valeur ne saurait être assez reconnue (la notice et les notes étaient de L. Vincent). On a pu lire, naguère, en « reprint », non le volume de 1874, mais sa réimpression de 1877, dans la collection « Les Introuvables » (Éditions d'aujourd'hui, 1978, puis L'Harmattan, 1993). En 2007 un autre « reprint » publié chez Ressouvenances prend pour base une édition de bibliophiles de 1929 (celle de la librairie Jouaust), mais qui, comme la précédente, ne donne que le texte, sans notes. Signalons enfin que Slatkine, en 1978, a reproduit l'édition Charpentier (tirage de 1884) dans le tome XI des *Œuvres complètes* de Gautier, qui contient aussi *Loin de Paris*. Là non plus, pas de notes, pas de présentation. On pouvait donc concevoir que, en attendant l'édition critique prévue dans le nouvel ensemble en cours chez Champion, un universitaire fût tenté de donner à lire cette œuvre d'une importance certaine (au moins l'*Histoire du romantisme* elle-même) pour le bicentenaire.

C'est à cet égard, surtout, que la déception est cruelle. L'ouvrage ne comporte pas une seule note (sauf les quelques-unes, très rares, de l'édition de 1874) ; l'introduction d'Olivier Schefer, d'une petite dizaine de pages, est une simple mise en place, d'ailleurs finement écrite, mais qui ne rappelle que des choses connues, sur *Hernani* notamment ; et surtout, l'édition elle-même est, je regrette d'employer le seul terme qui convienne, scandaleuse. D'abord toutes les coquilles du texte de 1874, une grosse dizaine, subsistent, petites

(« drôlatiques », p. 45 ; « l'autrefois » au lieu de « l'autre fois », p. 66) ou plus gênantes (« Van Dyk », p. 149), mais surtout le texte semble avoir été scanné, avec pour résultat la création d'énormités qu'aucune relecture n'a corrigées : « contre-mareilles » pour « contre-marches » (p. 39), « croient » au lieu de « étaient », d'où phrase incohérente (p. 73), « comme il convenait à la page » au lieu de « comme il convenait à un page » (p. 84), « parle » au lieu de « porte », avec de nouveau une phrase incompréhensible (p. 226), ou « plutoniciennes » pour « platoniciennes » (p. 239). Les noms propres ne sont pas épargnés : « Alarcion » pour « Alarcón » (p. 143), « Chacas » au lieu de « Chactas » (p. 167), « *Don César de Basun* » au lieu de « *Bazan* » (p. 204), etc. Les 3 de la typographie Charpentier sont une fois sur deux lus comme des 5, ce qui donne « 1850 » pour « 1830 » (p. 49 et p. 78), la création d'*Antony* en « 1851 » (p. 131 et p. 134), ou celle de *Chatterton* en « 1855 » (p. 121 et deux fois p. 124). Quiconque a scanné du texte imprimé ancien sait ce que cela donne, mais pourquoi *personne* n'a-t-il, au moins, relu ? Aucun travail éditorial n'a été mené, cela se voit par exemple en ce que les erreurs commises en 1874 dans la datation des « Notices romantiques » sont laissées en l'état, alors que dès 1887 *l'Histoire des œuvres de Théophile Gautier* du vicomte de Lovenjoul les avait signalées : ainsi deux extraits de feuilleton concernant le peintre Louis Boulanger sont datés du 11 mars 1867, puis du 1<sup>er</sup> mars 1867 (*sic*, p. 171-172), or le second rectifie le premier – et, en effet, il est en réalité du 1<sup>er</sup> avril, ce qui est plus logique (Lovenjoul, t. II, p. 335). Il y a même superposition de deux erreurs à propos du paysagiste Camille Flers : l'édition d'Olivier Schefer date de « 1860 » un passage de feuilleton à caractère nécrologique (p. 169), alors que Flers n'est mort qu'en 1868, ce qui aggrave l'erreur de Charpentier qui avait daté, lui, de « 1866 » – le feuilleton est en fait du 6 juillet 1868 (Lovenjoul, t. II, p. 363). Dernier signe qui indique qu'aucune vérification du travail n'a été faite : à la page 270 ne succède pas la page 271, mais la reproduction de la page 171, ce qui fait que la vraie page manque.

Que de telles insuffisances déparent aujourd'hui trop de volumes est, hélas, une vérité connue. Qu'un universitaire, connu pour ses travaux sur la poésie allemande (Novalis, surtout), laisse imprimer son nom sur cet objet manqué désarme carrément. Redisons donc que *L'Art moderne* mérite notre attention, et oublions cette désastreuse *Histoire du romantisme*, disponible, d'ailleurs, en quelques secondes, grâce à « Gallica », dans son habillage de 1874 ô combien préférable...

Patrick Berthier